

ELIE AYOUB

L'ÉTÉ INVINCIBLE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042511165

Dépôt légal : octobre 2025

Ce ne sont pas tes souvenirs qui te hantent.

(...)

C'est ce que tu as oublié, ce que tu dois oublier.

Ce que tu dois continuer à oublier toute ta vie.

James Fenton, A German Requiem

*Au milieu de l'hiver,
j'apprenais qu'il y avait en moi
un été invincible.*

Albert Camus, *L'été – Retour à Tipasa*

À ceux qui, longtemps après, lui demanderont comment il a fait pour survivre si longtemps – trente-huit ans, exactement – dans les conditions qu'il a connues, il répondra qu'on s'habitue à tout, même au néant. Et il ajoutera avec une pointe d'humour décalé, nonobstant désabusé : « À condition qu'il soit blanc. » L'insondable blanc des quatre murs de sa cellule.

Ce n'est pas le blanc stérile des hôpitaux, qu'il ajoutera pour le décrire ; pas plus que le blanc froid du givre de l'hiver. C'est un blanc grené et comme tamisé, tel un silence rendu visible. Quatre murs blancs, et pas qu'un, encadrant un espace où il peut à peine respirer. Quatre murs blancs et rien que blancs.

Parfois, à force d'en être ceinturé comme d'une obi, il concentrait son regard sur un point précis comme pour voir ce qu'il y avait derrière et se demandait si ce blanc-là n'était pas simplement un voile ; une espèce de cache qui couvrait une fresque murale laissée par un grand peintre parjure durant l'Inquisition – « Si je pouvais le gratter, le décoller, je pourrais peut-être trouver de la couleur en dessous. Mais je n'ai jamais essayé. Je n'en avais pas besoin. La fresque, je la voyais pour de vrai ».

Un blanc qui est toujours là, qui résiste au temps, qui le nargue, n'est pas conçu pour apaiser. Trop présent et trop insignifiant à la fois, il est vidé de toute substance qui pourrait lui insuffler du sens : celle de l'innocence, par exemple. Entre ces quatre murs blancs, intacts, sans égratignure ni fissure, il n'y avait assurément rien qui puisse évoquer l'innocence. « Ces murs existent précisément pour emmurer », lui disait une voix intérieure. Ainsi, souvent, ils lui semblaient plus proches qu'ils

ne l'étaient en réalité, comme s'ils se déplaçaient pour l'étouffer, quand il ne regardait pas.

L'espace qui lui était offert entre ces quatre murs était si réduit qu'il avait peine à s'étaler de tout son long pour donner un peu de répit à son corps meurtri après des heures de torture. Que de fois n'avait-il ausculté chaque centimètre de sa cellule – à la recherche d'une échappatoire pour son imagination, sans doute ? –, du sol au plafond, d'où pendait une lampe qui brillait à longueur de journée et de nuit d'une lumière de si faible intensité qu'elle ne projetait pas d'ombre et qu'il lui arrivait d'oublier qu'elle existait.

Et quand une ampoule finissait par expirer et qu'il lui fallait attendre plusieurs jours avant qu'on la lui change, une toute petite fenêtre, une lucarne plutôt, haut perchée et jamais ouverte, ne permettait même pas de voir le jour. Aussi était-il forcé de rester dans une espèce de pénombre entre chien et loup, pour ainsi dire.

Parfois, les courbures des lignes des coins lui suggéraient le temps qu'il faisait dehors. Et quand il se concentrait trop sur son « espace de vie », les lignes se brouillaient et l'espace devenait une hypothèse plutôt qu'une certitude. Un espace sans espace.

La cellule n'étant jamais vraiment sombre, c'est toujours la même lueur pâle qui l'inondait à toute heure, cela laissait comme une impression que le temps n'y passait pas correctement. Qu'il avait peine à s'écouler, comme s'il refusait de se conformer aux conditions de marquage imposées par sa cellule. Pas d'horloge et pas de tic-tac. Il avait pourtant son horloge intérieure ; il y en avait eu, en tout cas, il en était sûr, quoiqu'il n'arrivait plus à y lire le temps avec exactitude. Était-elle arrêtée ? Ou bien n'était-ce qu'une impression ? Très vite, en tout cas, l'idée qu'il puisse continuer à se souvenir des dates, des jours et des heures était devenue illusoire. Paradoxalement contre-productive aussi, car déprimante. Et gratter les murs n'y avait jamais aidé.

« Temps arrêté, espace annulé, est-ce cela qu'on appelle l'infini ? » Quelle réponse donner à cette question et que

vaudrait-elle ? Après tout, ni le temps ni l'espace ne lui avaient jamais demandé son avis. Ni avant ni pendant. Et encore plus pendant. Ils existaient comme parallèlement à lui ; indifférents à ses questionnements et ses tourments. Ils *étaient*, tout simplement.

Et au milieu de tout cela – « de ce vide », dira-t-il –, une seule chaise. Présence ni rebutante ni invitante. Lorsqu'il s'y asseyait, il ne bougeait ni ne disait mot ; il était une île au milieu d'un océan qui écoutait son cœur battre au rythme des souvenirs heureux qui se bouscullaient dans sa tête et des histoires qui s'y racontaient ; qu'il se racontait. Oh non ! Aucune peur ne l'habitait – « faut pas croire » – ; juste le sentiment de quelque chose laissé inachevé. L'imagination plus vaste que l'espace ? « C'est un fait. »

Assis, il entendait des sons, mais étaient-ce bien des sons ? Ou bien était-ce plutôt le souvenir de sons – des pas de proches qu'il entendait, ou pas ; des échos de voix dont il ne reconnaissait que faiblement la source et dont il soupçonnait malgré tout la familiarité ; des chuchotements dans une langue qu'il n'a jamais apprise, mais que, nonobstant, il comprenait d'une manière ou d'une autre ce qu'ils disaient. Par moments, il entendait même les murs respirer, mais pas la sienne respiration. Ou était-ce simplement qu'en de tels moments, il oubliait de respirer ?

Parfois, de faibles sons s'immisçaient également dans son espace – « Oh oui, ce n'était pas seulement dans ma tête » – : un léger grattement qui grinçait, au loin, comme des ongles sur du verre. Ou encore une respiration, lente et délibérée, comme un râle. Une fois, il avait même cru entendre de l'eau couler, mais le sol restait sec. Toujours sec. « D'autres fois, il y avait des sons qui me faisaient penser à des espèces de bruits de mémoire : une mélodie que j'ai connue autrefois et qui fredonnait faiblement dans le silence de mon corps. Ou encore l'écho d'un nom que j'ai oublié de prononcer d'une voix claire et que ma mémoire n'a jamais accepté que j'oublie. »

Espace réduit, lucarne jamais ouverte, cela ne permettait pas le renouvellement de l'air. L'air, d'ailleurs, il aurait bien aimé en

dire quelques mots ; sauf qu'il n'en trouvait pas pour décrire ce qu'il ressentait ; ou si peu. L'air s'introduisait par la fente sous la porte. Il était « délicat » – au cas où l'on serait chatouilleux. Fin comme du velours et empreint de silence, il ne portait aucune odeur particulière. Inaffecté et stagnant, il n'était pour autant pas vicié. « Chose curieuse, dans ce minuscule espace clos, par moments, j'avais la chair de poule, comme au contact d'un vent froid qui ne pouvait toutefois venir de nulle part ! ».

De temps en temps – « fréquemment » –, cherchant le contraste, il fixait son regard sur la porte, massive et noire, par laquelle on l'avait introduit dans cet espace. Il ne se souvenait pas comment, mais il sait qu'il y a été forcé. Et à force, il avait acquis la certitude qu'il avait toujours été là. Et qu'il y restera à jamais. D'ailleurs, cela ne le concernait plus. Ne dépendait plus de lui. « Plus je restais », dira-t-il encore, « et plus j'oubliais. Non seulement l'endroit d'où je venais, mais aussi une foultitude d'autres détails qui pour le commun des mortels faisaient le sel de la vie ; de petites choses – des couleurs, des noms, le chant des oiseaux. Ils me semblaient désormais lointains, comme des rêves auxquels je n'ai jamais rien compris, mais dont je savais qu'ils étaient importants. »

Un jour, à sa grande surprise, une table avait été inopinément introduite dans son espace, qui n'était pas là avant. Ou peut-être qu'elle y était, mais qu'il ne s'en était pas rendu compte. Difficile d'en être sûr. Ce qui est certain, c'est qu'elle était aussi blanche que le reste, et que sa présence modifiait l'espace comme une nouvelle phrase apparaissant dans un livre qu'il pensait avoir terminé.

Elle était placée au centre, à côté du matelas – blanc, constamment intact, comme la neige avant que des pas n'y laissent leurs empreintes – qui lui servait de lit, mais dont il ne se servait jamais – « j'ai toujours préféré dormir à même le sol, dans l'état où j'étais... » Aucuns crayon ni papier ne l'accompagnaient.

« Ma cellule, j'en ai arpenté le minuscule périmètre des millions de fois. J'y ai vécu l'enfer et connu les souffrances les plus

intolérables. Je savais qu'il n'y avait pas d'issue possible, mais je ne me suis jamais demandé comment je suis arrivé ici. La question ne se posait pas. Ne s'est jamais posée à moi. Je savais comment. Ce que je ne savais pas et qu'il m'a toujours fallu savoir et que je chercherai toujours à savoir, c'est pourquoi. »

« Pourquoi les humains ont la capacité d'agir avec une cruauté que les animaux ne pourraient jamais avoir et de créer parfois de la souffrance par malveillance ou même par plaisir ? Pourquoi aucun animal ne tourmente jamais un autre animal dans le seul but de le tourmenter, mais que l'homme le fait ? Le saurai-je jamais ? Mais j'ai toujours su que c'est dans cette distinction que réside la véritable réflexion morale. Mon esprit est tout blanc. »

« À présent je voudrais tout oublier. Je ferme les yeux ; et le blanc demeure. »

CÉSURE

*Ils ressemblent aux hommes
Les épouvantails du clair de lune
Si pitoyables !
Masaoka Shiki (1867-1902)*

Il écrivit : « L'intoxication du pouvoir finit toujours par provoquer sa fin ; celle de l'ordre crée inmanquablement le chaos. L'autoritarisme ne craint pas la contestation ; il l'appelle. Il ne combat pas les contestataires ; il les enferme. Et l'enfermement génère la mémoire ; et la mémoire, l'Histoire... Car pendant que l'autoritarisme croit faire l'Histoire, en vérité c'est la contestation, détentrice de la mémoire, qui l'écrit. Toujours. »

Et ce jour-là...

Comme une houle cadencée et ondoyante déferlant par vagues successives, se désagrégeant et se reformant sans cesse à l'approche du rivage, les contestataires chargent les barricades érigées par les forces de l'ordre en leur lançant des bouteilles, des pierres ou même des fusées et des bombes. Plusieurs lignes de policiers en tenue anti-émeute, telle une digue rigide inflexible et tendue, boucliers levés et matraques prêtes à l'emploi, se contentent dans un premier temps de faire refluer les assaillants, sans lancer de contre-offensive.

Brusquement, c'est l'escalade. Dans un mouvement de marée montante, chaque déferlante plus forte que la précédente comme un océan testant la solidité de la digue, les manifestants multiplient leurs attaques, ne reculant que pour mieux revenir à la charge et tenter de déborder les forces de l'ordre, sans toutefois parvenir à les faire céder.